



## PHÉNOMÈNE

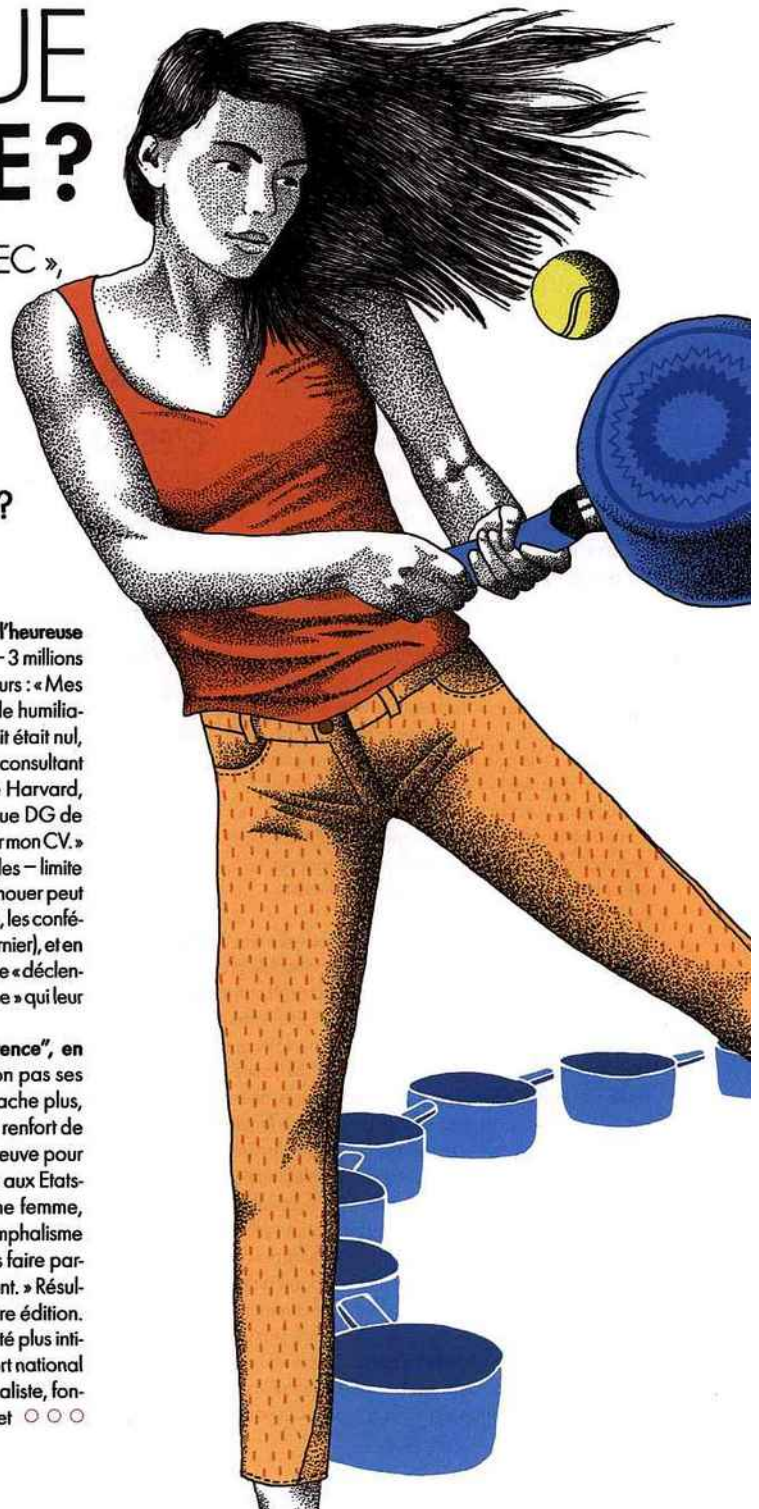
EN VOGUE  
LA GALÈRE?

LES « CONFÉRENCES DE L'ÉCHEC », OÙ DES ENTREPRENEURS VIENNENT S'ÉPANCHER SUR LEURS FLOPS, SE MULTIPLIENT EN FRANCE... RATER (UN PEU) SA VIE, LA CLÉ DE LA RÉUSSITE ?

PAR JULIA DION

« Un fiasco ! » C'est ainsi que Pauline Laigneau, 31 ans, l'heureuse fondatrice de Gemmyo, un site de joaillerie qui cartonne – 3 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2014 –, résume son parcours : « Mes études ? J'ai raté l'Ena à cause d'un 2/20 à l'oral, quelle humiliation, la honte ! Ma première boîte ? Une cata, le produit était nul, l'équipe démobilisée, on a cumulé les erreurs... » Pour le consultant Olivier Hascoat, la quarantaine, diplômé d'HEC et de Harvard, même constat sans appel : « Mon expérience en tant que DG de MySpace fut un ratage total que je revendique comme tel sur mon CV. » Masos, Pauline et Olivier ? Pas du tout. Ils sont des modèles – limite des gourous – d'un nouveau genre, ayant compris qu'échouer peut finalement... aider à réussir. Ils ont participé aux FailCon (1), les conférences de l'échec (à Paris, la première a été lancée l'an dernier), et en sont sortis... galvanisés ! A les entendre, leur échec a servi de « déclencheur », de « déclic introspectif » et a été « la meilleure chose » qui leur fût arrivée dans la vie.

La FailCon – contraction de "failure" et de "conference", en anglais – est donc le nouveau lieu où l'on partage non pas ses exploits, mais ses chutes et ses faillites. L'échec ne se cache plus, il s'expose devant des centaines de personnes, à grand renfort de détails, un peu partout en France et en Europe. Une épreuve pour l'égo, une sorte d'anti-TED. La première FailCon est née aux Etats-Unis, à San Francisco, en 2009, sous la houlette d'une femme, Cassandra Phillipps, dite Cass : « J'en avais assez du triomphalisme ambiant et excluant de la Silicon Valley, et je souhaitais faire parler ceux qui avaient moins de chance, ceux qui galéraient. » Résultat ? Un succès ! Plus de 400 personnes pour la première édition. « Ensuite, nous avons refusé du monde pour garder un côté plus intime », confie-t-elle. « Aux Etats-Unis, c'est devenu un sport national de célébrer ses "fails", constate Capucine Graby, journaliste, fondatrice de mymoonspots.com et auteure de "Grandeurs et







○ ○ ○ misères des stars du Net" (éd. Grasset). Bill Gates a répété qu'il préférerait embaucher un candidat qui s'était planté plutôt qu'un autre au parcours sans anicroche. Aujourd'hui, la devise des gens, c'est "Fail fast, fail often" ("tombez vite, tombez souvent"). En clair, échouer n'est pas grave, mais plus vite vous comprenez votre échec et plus vos chances de rebond seront grandes. » La preuve : le tweet de Jeff Bezos, le patron d'Amazon, envoyé en décembre 2014 : « Mes échecs ont coûté des milliards de dollars à Amazon. Soyez audacieux. » Même l'ultra-perfectionniste Beyoncé a dévoilé dans « Flawless » (« sans imperfections »), un titre de son dernier album, sa déconfiture lors d'un télé-crochet, « Star Search ». Et Zlatan, le dieu du foot (après Zidane), n'a-t-il pas raconté dans son autobiographie qu'il avait débuté dans des clubs nuls ? En France, la lose, grâce à Delphine Pinon, 28 ans, directrice marketing de 1001 Menus, a même ses soirées : les Fuck Up Nights (Fun) dédiées à ceux qui « ont foiré, histoire de dédramatiser autour de quelques bières ». Les réunions FailChat essaient aussi un peu partout en France (la prochaine se tiendra le 21 mai, à Grenoble). « Si l'échec fait sens, il vous fait gagner des années, reconnaît Isabelle, ex-metteur en scène devenue coach. L'échec de ma première pièce de théâtre m'a fait m'interroger en profondeur sur le sens de ce que je faisais. La vie à laquelle je me destinais n'était pas celle que je souhaitais mener. Mon échec m'a sauvé la vie ! » Comme si avant de trébucher, on ne se connaissait pas vraiment. Catherine Barba, serial entrepreneur du Web, en est convaincue : « C'est vital de partager ses erreurs, son manque de courage ou de lucidité, c'est à ce prix qu'on se construit. »

**Rater (un peu) sa vie, et oser le dire, la nouvelle win ?** « Il ne faut rien exagérer, tempère Roxanne Varza, responsable d'un programme d'accompagnement de start-up chez Microsoft et importatrice de la FailCon en France : « Au début, trouver des sponsors et des speakers, c'était la croix et la bannière. Personne ne voulait voir son nom accolé au mot "échec", trop négatif, trop plombant. Personne n'osait se dévoiler en racontant un fail sincère, profond. Depuis, de nombreux grands groupes nous ont rejoints. Car ils ont compris l'intérêt de mettre en place une culture de l'échec. Sans lui, pas de prise de risque, pas d'innovation, pas de créativité. » Benjamin Bohle-Roitelet, DG d'Ekito, un accélérateur de start-up et l'organisateur de la FailCon Toulouse, renchérit : « Les gens qui viennent témoigner ont tous rebondi. Leur speech n'est jamais larmoyant. On est loin de la thérapie de groupe ! » Car parler échec reste, malgré tout, encore tabou. Patrick, 41 ans, ancien cadre dans une banque, se souvient avec amertume de sa période de chômage : « Quand on vit une mauvaise passe, personnelle ou professionnelle, on devient plus humain, plus humble mais ça reste une entaille dans son amour-propre. Et comme il s'agit de faire bonne figure, on garde plutôt ses états d'âme pour soi et ses proches. »

Céline, ex-directrice marketing dans un grand groupe de luxe, est aussi de cet avis : « L'échec reste un aveu de faiblesse et on est vite catalogué. Il faut une solide confiance en soi pour ne pas se laisser enfermer dans l'image de la loseuse. L'échec fait peur. » La coach Isabelle confirme : « J'ai l'impression que parler de ses échecs est bien reçu si on parle des apprentissages qu'on en a tirés. Mais si on n'a pas su transformer cette épreuve en forme de réussite, on passe encore pour quelqu'un de suspect, de peu fiable... »

**Pourquoi, en France, est-ce encore si douloureux de parler de ses gamelles ?** « Parce que l'on n'apprend pas à le faire !, explique Emmanuelle Le Nagard-Assayag, professeure de marketing à l'Essec. A l'école, les enfants n'ont pas trop le droit à l'erreur, ils n'intériorisent pas assez le droit à se tromper. Or, c'est essentiel pour construire un esprit libre. » A la rentrée 2015, l'Essec proposera d'ailleurs un nouveau cours : « Affronter l'échec ». La faute aussi à notre culture élitiste, au culte que l'on voue au chemin rectiligne, à la carrière linéaire, selon la chasseuse de tête Nicole Degbo, du cabinet de recrutement Experis Executive ManpowerGroup. Mais, selon elle, depuis la crise de 2007, le regard que nous portons sur les « trous » dans le CV et les ratés de la vie s'est vraiment modifié. Le recruteur est plus indulgent voire plus intéressé par le profil d'un candidat qui a subi des revers et s'est montré courageux. « Chuter reste douloureux, mais on en parle plus facilement qu'avant, analyse Jérôme Ballarin, président de l'Observatoire de l'équilibre des temps et de la parentalité en entreprise (OPE), de 1762 Consultants et auteur de "Manager par les équilibres" (2), car nos valeurs ont évolué. Ne plus camoufler sa vulnérabilité, c'est accepter sa part d'humanité. Echouer, c'est renoncer à sa toute-puissance, à l'idéal de perfection. Réussir à tout prix, sans aveu de faiblesse, tel un Terminator ou une Superwoman, n'est plus à la mode. Les gens aspirent à équilibrer leur vie, quitte à montrer

davantage leurs failles, leurs émotions, même dans l'entreprise. » Une tendance qui met en joie Marylène Vicari, DG d'Opinion Valley et de Player, un nouveau lieu hybride d'innovation collective : « La culture start-up irrigue toute la société. Réussir est devenu le synonyme d'innover, et donc, par définition, d'expérimenter et... de se tromper. L'erreur est devenue un bien nécessaire ! » Dernier épisode de cette course à l'échec, la FailCon de San Francisco n'aura pas lieu cette année car, selon Cass Phillipps : « L'échec, ici, s'est trop banalisé, les gens sont trop fiers d'avoir raté. » L'échec, déjà trop cool ? ■

1. La prochaine conférence de l'échec aura lieu à Toulouse, le 18 juin. Parmi les invités : Lane Becker, cofondateur de Get Satisfaction ; Clémence Wurtz, la fondatrice de Mobi2Rent et de SmartRent ; et Nicolas Doucerain, auteur de « Ma petite entreprise a connu la crise » (éd. François Bourrin), adapté en BD « Lehman, la crise et moi » (éd. La Boîte à bulle). toulouse.thefailcon.com

2. Editions Vuibert, en librairie, le 29 mai.

“  
C'EST VITAL DE  
PARTAGER SES  
ERREURS, SON  
MANQUE DE  
COURAGE OU  
DE LUCIDITÉ, C'EST  
À CE PRIX QU'ON  
SE CONSTRUIT.  
”

CATHERINE BARBA,  
ENTREPRENEUSE.